

DIABLERIES ET NAISSANCE D'UN SUJET DEVANT DIEU

Par Jean Ansaldi, professeur de théologie systématique à la
Faculté de théologie protestante de Montpellier

I. DE QUELQUES FONDEMENTS

Les remarques qui suivent sont posées de manière théorique. Elles ne peuvent s'évaluer positivement ou négativement qu'à leur capacité à contribuer à la lecture du texte qui suivra, celui de Marc 5,1-20.

Nous ne venons pas au monde dans une totale transparence et une pleine virginité. Nous sommes précédés par des discours qui tendent à nous assigner des places, qui nous libèrent ou nous aliènent :

– Si une famille désire avec trop de lourdeur un garçon, qu'arrive une fille et que, comme par hasard, on la prénomme Dominique, celle-ci aura tendance à venir occuper la place que lui désigne le désir parental : garçon manqué ou homosexuelle.¹ Dans son aliénation, elle désire du désir de l'Autre (l'Autre est un lieu ici occupé par les parents).

– Si un garçon est mis au monde à la suite du décès de son frère aîné, qu'on lui donne le prénom du disparu et qu'on attend de lui qu'il ait les mêmes performances que son prédécesseur pour en tenir lieu et combler le deuil parental, cet enfant aura tendance à ne pas désirer comme un sujet libre mais comme quelqu'un d'aliéné au désir de l'Autre.

– L'histoire des patriarches est reliée par un commun désir enraciné dans l'ancêtre Abraham : une terre et une descendance

¹Prénom ambigu quant à la sexuation du récipiendaire. On notera aussi que je dis « aura tendance », sans poser un destin inéluctable.

nombreuse. C'est déjà le désir de Dieu transmis en promesse à Abraham ; celui-ci se met à à son tour à désirer du désir de Dieu et chaque membre de la généalogie viendra occuper cette place. Voyez le rêve de Joseph : le symbole de la gerbe dressée condense à la fois le désir inconscient d'une terre fertile et d'une puissance sexuelle fécondante.² Voyez aussi le rêve de Jacob : malgré, ici aussi, l'effort du rédacteur qui veut réduire le contenu à la légitimation d'un sanctuaire, le rêve révèle et occulte deux symboles : le va-et-vient sur l'échelle avec ses dimensions sexuelles de fécondité et la possession de la terre.³

— Mais tous ces discours qui nous précèdent et qui font en nous inconscient ne pèsent pas de la même manière : il y en a de bons qui nous poussent à émerger comme des sujets autonomes, des *bénédictions* en quelque sorte⁴ ; il y en a de mauvais qui nous aliènent, nous rendent étrangers à nous-mêmes, nous asservissent au désir de l'Autre, des *malédiction*s en quelque sorte.

Or, pour en rester à ces dernières, on mesure que deux notions sont indépassables : celle de « péché originel » qui, débarrassée de ses composantes biologiques et sexuelles, dit l'antécédence d'un discours d'idolâtrie et donc d'incrédulité qui agit en amont de toute vie ; mais aussi celle de « diable », dans la mesure où les discours qui m'aliènent sont extérieurs, opaques à la conscience et me rendent étrangers à moi-même (être possédé par un Autre). Les qualificatifs sont d'ailleurs exacts :

Diable, dia-bolos, le contraire de *sum-bolon*, l'opposé du pacte entre Dieu et les hommes d'une part, entre les hommes d'autre part. Le discours de l'Autre c'est ici ce qui vient déchirer le langage qui unit dans l'Alliance : conflit, mensonge, dissimulation, obscurité, chaînes, tombeaux, mort.

Satan : quand on est possédé par ce désir maudit (« mot-dit/mal-dit ») de l'Autre, on n'arrête pas d'être en faute vis-à-vis de cette place mortifère qui nous est désignée, d'où l'alternance de l'accusation et de l'auto-accusation, de l'agression et de l'auto-agression.

² Genèse 37, 5-8. Malgré l'effort du rédacteur final qui semble interpréter au premier degré comme désir de puissance créant la jalousie.

³ Genèse 28, 10-22

⁴ On voit comment cette notion de bénédiction pourrait renouveler la théologie du pédobaptême : une promesse, une bonne parole qui, inscrite au début d'une vie, va y cheminer d'abord inconsciemment puis consciemment pour agir sur l'émergence d'un « homme intérieur », d'un sujet ossifié devant Dieu ; ce cheminement étant d'ailleurs compréhensible par les lois du langage isolées aujourd'hui et donc dans une théologie de la croix.

Point n'est donc besoin d'accumuler les obstacles devant l'homme moderne pour qu'il accède à la foi : le scandale central et inéconomisable de la croix suffit sans y ajouter la mise en place de tout un arrière-monde infalsifiable.⁵ Et cela, sans rien perdre de l'essentiel du message scripturaire quant à ce qui concerne cette extériorité de malédiction qui nous précède et nous environne.

II. MARC 5, 1-20

Avant d'entrer dans ce texte, je voudrais faire deux séries de remarques préalables :

– Les hommes du premier siècle exprimaient la maladie dans des notions qui ne sont plus les nôtres. Nous pensons qu'il est possible de recevoir les Ecritures sans adopter la cosmologie ou les classifications zoologiques de leurs auteurs ; alors pourquoi le faire pour leur nosologie médicale et nous achopper sur leur manière de comprendre qui n'est plus nôtre ?

Ils n'avaient pas non plus la même notion de l'histoire que nous : celle-ci était davantage construite en vue d'un message à transmettre que d'une situation de réalité à restituer. Dans le cas qui nous intéresse, à partir de faits reçus de la tradition orale, Marc ré-écrit un récit qui veut rendre compte de sa foi et la faire partager. Il nous est impossible de remonter à ce qui s'est réellement passé entre Jésus et le psychotique ; il nous est par contre possible de saisir le vouloir-dire de l'évangéliste.

– Notons que Jésus traverse le lac de Galilée et s'aventure en pays païen. C'est important pour comprendre : ennemis héréditaires des juifs, les habitants de ce territoire bénéficiaient alors du malheur d'Israël occupé par les Romains. Il fallait nourrir l'armée friande de porc ; les Juifs ne pouvaient en produire pour des raisons religieuses, d'où le *boom* économique des voisins. Occupés à s'enrichir, ces païens n'avaient plus de temps pour personne : le désir de l'Autre est ici tourné vers la production et nul ne se soucie de saluer par son nom celui qui meurt de cette non-reconnaissance.

⁵ Le critère de la scientificité n'est plus aujourd'hui la preuve mais la falsification possible d'une assertion. Est réputé scientifique une affirmation qui pourrait être démontrée éventuellement fausse.

1. « Un homme possédé d'un esprit impur. » « Possédé » ? C'est-à-dire non-maître de lui-même, « aliéné ». Il n'est pas le sujet de son langage mais « ça parle en lui ». Cette « étrangeté » l'excluait de la vie culturelle ; il demeurait comme un mort parmi les morts. D'ailleurs il était si peu considéré comme un sujet que le seul projet des villageois était de l'attacher. Les signifiants abondent qui attestent la nuit, la capture, l'étrange, l'occulte, la mort.

2. Le dialogue entre Jésus et lui est révélateur : le Maître cherche à lui faire *dire son nom* ; cette expression de « nom » désigne, dans la Bible, la concentration extrême d'un sujet, son unicité, sa « vocation », sa spécificité. Jésus entre donc en dialogue ; l'essentiel de sa thérapie est ici une *logothérapie*. N'est-il pas le *Logos* ?

Or *le seul nom que ce malheureux se connaisse est « légion », justement le nom d'un Autre*. L'aliénation est ici double de part l'ambiguïté de ce signifiant : d'une part elle réside justement dans le fait qu'il n'a plus de centre unique, qu'il n'est pas sujet mais qu'il est éclaté, déchiré entre plusieurs discours et donc plusieurs puissances qui parlent en lui.⁶ D'autre part « légion » fait aussi allusion à l'armée romaine. Son malheur vient aussi de là : trop occupés à produire des porcs pour les soldats, les siens n'ont pas pris le temps de cet échange de paroles, de cette nomination ; leur désir est tourné vers les légions occupantes et le psychotique se donne le nom de leur désir.

Dans son fonctionnement de « cure d'âme », Jésus réussit à laisser émerger le signifiant condensé disant ses expropriations, le nom du désir étranger qui l'habite et ses effets de malheur.⁷ On remarque alors sans peine que les « démons » sont un autre nom de ce qui aliène le malade, de ce qu'il ne peut posséder mais qui le possède.

3. C'est en raison de ce désir de l'Autre étranger que la thérapie christologique ne peut se réduire à ce tête-à-tête entre Jésus et le possédé : certes celui-ci doit être nommé et reconnu comme un sujet ; mais il faut y associer ceux qui répercutent cette possession : il faut que quelque chose « tombe », ce quelque chose à qui l'Autre (ici les proches) s'identifiait : les cochons. D'où l'épisode des porcs précipités dans le lac.

⁶ Il ne parle pas comme un « je » mais « ça » parle en lui.

⁷ Je ne peux m'étendre mais ceux qui ont quelque expérience de la cure d'âme repèreront sans peine la résistance à la guérison qui est toujours présente (verset 7 entre autres).

Il en est toujours ainsi : la malé-diction d'un enfant appelle une rectification familiale ; mais aussi une rectification paroissiale pour le travail de la cure d'âme auprès d'un seul ; dans une communauté religieuse, la libération d'un frère/une sœur ne se fait pas sans que la situation communautaire ne se déplace. D'où les résistances collectives que nous connaissons bien, que le village atteste dans cette histoire⁸, et qui fait parfois préférer la persistance des symptômes chez un seul à la modification de tous.

4. Le travail de libération de Jésus n'est pas fini : celui qui avait été « démoniaque » demande à Jésus la permission d'aller avec lui. C'est trop tôt : faut-il remplacer une aliénation par une autre ? Créer une dépendance thérapeutique en quelque sorte ? Jésus refuse et le renvoie chez les siens. « Va [...] et rapporte leur... » ; va et deviens *sujet d'une parole*. « L'homme s'en alla et se mit à proclamer... »

L'histoire commence par la constatation que « ça parle en lui » et finit par une parole dont le désaliéné est le sujet. L'histoire commence par « un homme possédé par un esprit impur... » et finit par « L'homme s'en alla... » La chute du qualificatif mais aussi le passage d'un article indéfini à un article défini attestent encore l'accession au statut de sujet de la parole.

5. J'insiste ! On remarquera que tout tourne autour d'un processus de parole. Certes, l'auteur et les lecteurs vivaient dans un contexte culturel plus ouvert que nous au merveilleux et au spectaculaire, à quelque chose de l'ordre de « forces » en action, qu'elles soient démoniaques ou bénéfiques ; mais Marc réussit à limiter cela au minimum. L'essentiel de la scène se joue autour du langage : « ça parle », Jésus parle, « quel est ton nom ? » « légion, répond-il », « va et proclame », etc. C'est bien le langage qui est au centre de cette guérison, mais pas n'importe quel langage : la parole de Jésus proclamant un évangile libérateur car individualisant : « Je t'ai appelé par ton nom, tu m'appartiens », « Il (le bon berger) les appelle chacune (les brebis) par son nom », etc. S'opposant aux forces anonymes et dépersonnalisantes, l'Évangile repris par la Réforme pose le *sola fide* comme échange de paroles de reconnaissance : au « Tu es mon fils adoptif en Christ » répond un « *Abba, Père* ».

⁸ Cf. le verset 17, entre autres.

III. CONCLUSIONS

Au terme de ce court trajet, je reste traversé par un certain nombre de questions : quel est l'intérêt épistémologique, dogmatique et pratique de maintenir un langage qui traduisait l'état d'un savoir à un moment donné de l'histoire ?

1. Sur un plan épistémologique d'abord : il serait stupide d'imaginer que notre modernité a fait, sur le plan de l'humain, des découvertes totalement originales. Les pasteurs d'hommes qu'étaient les prophètes, les apôtres, les docteurs anciens comme Antoine, Augustin, Bernard de Clairvaux et d'autres, ne pouvaient pas ne pas percevoir que « quand les pères mangent des raisins verts, les enfants en ont les dents agacées ».⁹ Ce qu'ils n'avaient pu établir, c'était les trajets de ces aliénations. Par contre, ils en ont bien senti la *puissance quasi irrésistible et l'extériorité* : aussi n'est-il pas étonnant qu'ils aient eu tendance à personnaliser le désir ou le discours de l'Autre dans des « esprits » ou des « diables », en tout cas quand il est malédiction, ce qui n'est pas toujours le cas et de loin. Ce faisant, ils ne manquaient ni de sens de l'observation ni d'un réel talent de synthèse. Je crois que leurs analyses sont encore aujourd'hui indépassables.

Mais devant des modèles interprétatifs nouveaux *qui ne contredisent en rien les observations passées*, je ne vois pas l'intérêt de conserver le langage de la personnification des puissances de malédiction qui précèdent et environnent notre vie. Sauf à vouloir multiplier les obstacles inutiles sur le chemin de la foi ; or, croire en Christ signifie recevoir le Ressuscité qui est toujours conjugué au présent de notre vie, et non être obligé de redevenir un homme du premier siècle.

2. Sur un plan dogmatique, l'abandon de la personnalisation du « diable » ne me paraît compromettre ni l'autorité des Ecritures, ni l'affirmation de la non-neutralité de l'homme avant la foi, sa capture « originelle ».

En effet, la Révélation est révélation du Christ et non d'un savoir sur le corps ou le psychisme. Cette communication s'incarne dans le langage humain de l'évangéliste et de l'auditeur potentiel ; et qui dit langage dit *Weltanschauung*, c'est-à-dire « compréhension unifiée du monde ». Mais si l'Évangile est révélation, la compréhension « scientifique » d'un temps passé est véhicule de cette

⁹ On savait aussi avant Newton que les pommes tombaient vers le sol.

révélation et non objet de celle-ci. Recevoir le Christ n'implique pas d'adhérer à une cosmologie, une zoologie, une botanique, une géographie et une nosologie médicale qui ne fonctionnent plus pour nous.

3. Sur un plan de théologie pratique enfin, je discerne mal l'intérêt d'une lecture au premier degré de Satan et de ses diableries. Celle que j'ai proposée ouvre immédiatement sur une cure d'âme libératrice et opérationnelle qui mobilise l'Eglise dans une reconnaissance de l'unicité de chacun et oblige l'environnement à se remettre en question.

Une lecture « personnalisant le diable » permet à à ce même environnement de comprendre le malheur comme destin, intervention d'une puissance étrangère qui ne la concerne pas directement et dont elle n'a pas à se repentir. Elle appelle une thérapie évangélique de combat contre des forces obscures, des pratiques quasi magiques où le fidèle « possédé » fonctionne comme un pion malmené d'une puissance à l'autre. Le tout dans un isolement culturel incompréhensible.¹⁰

Autrement dit, sans rien perdre de la vigueur et de la rigueur d'analyse de Marc – pour en rester à mon exemple –, il s'agit de poursuivre le combat thérapeutique de Jésus par la prédication d'un Evangile personnalisé, en un langage compréhensible et qui ne cède rien à un humanisme rationaliste et sceptique qui ne voit là que fables alors même que s'y joue la vie ou la mort d'un être humain.

¹⁰ Sans compter les effets nocifs : trop de pasteurs ont dû « rattraper » tant bien que mal, et plutôt mal que bien, les résultats d'« exorcismes » ou autres pratiques semblables sur des personnalités hystériques par exemple.